

Todd Denault, Bob Sirois, Alain Usereau

Renald Bérubé

Number 139, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

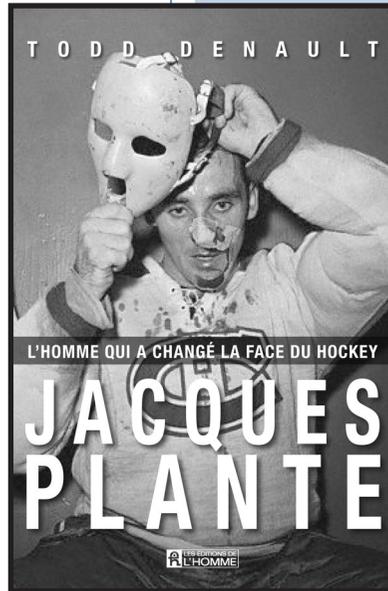
Bérubé, R. (2010). Review of [Todd Denault, Bob Sirois, Alain Usereau]. *Lettres québécoises*, (139), 51–52.

☆☆☆☆

Todd Denault, *Jacques Plante. L'homme qui a changé la face du hockey*, traduit de l'anglais par Serge Rivest, avec la collaboration de Claude Papineau et Guy Rivest, préface de Jean Béliveau, Montréal, L'Homme, 2009, 448 p., 34,95 \$.

De la tuque, du masque et du CH

Parcours menant d'une épigraphe à la quatrième de couverture. L'épigraphe: « Il y a plein de bons gardiens; il y a même bon nombre de grands gardiens. Mais il n'y a pas beaucoup de gardiens essentiels. Jacques Plante a été un gardien essentiel. » (Ken Dryden) Extrait de la quatrième: « Jacques Plante était [...] talentueux, téméraire, mystérieux et complexe. »



Ne voulant pas raconter d'histoire, ce qui revient à dire qu'il tient à souligner depuis quel point de vue il va raconter, Todd Denault avouera d'abord que Jacques Plante fut un héros de son enfance, un membre « essentiel » de « son » CH qui remporta la coupe Stanley pendant cinq années d'affilée, de 1956 à 1960. Il rappellera ensuite que, pourtant, Jacques Plante avait des détracteurs, même chez des partisans du Canadien. Genre: « Il peut bien remporter le Vézina du meilleur gardien de l'année avec les défenseurs qu'il a devant lui. »

Rappel 2: un adage veut que Montréal soit un « cimetière de gardiens de buts », de Bill Durnan à Patrick Roy (oh, Carey Price), tous ayant subi des huées malgré les trophées remportés. Ajouter la phrase suivante, qui joue de l'euphémisme: Jacques Plante n'était pas du genre à ne pas se faire remarquer. Sens du spectacle et de la controverse, ça le connaissait. Admettons donc d'emblée que l'histoire, les circonstances et sa personnalité faisaient de lui une grosse cible, facile à atteindre, mais pas facile à abattre. Que non.

DU CLUB DE L'USINE AU CH

À quinze ans, le jeune résidant de Shawinigan, né en 1929, « gardait les buts pour des équipes de trois catégories [...] : midget, juvénile et junior » (p. 28) et pour le club de l'usine où travaillait son père. « À 50 cents par match à condition de ne pas le dire aux autres joueurs. » (p. 29) Les Leafs et les Canadiens se disputeront bientôt ses services, belle bagarre entre le gros *ego* des Leafs, Connie Smythe, et Frank Selke des Canadiens que venait de « sacrifier » Connie S. pour cause de trop grande efficacité, ce qui ombrageait Monsieur Leaf.

Vite embauché par le Canadien, Selke va construire la formidable équipe des années cinquante. C'est le « 17 août 1949 » (p. 53) que Plante s'engage avec le CH après avoir brillé avec les Citadelles de Québec et avoir affronté un jeune centre de Victoriaville qui deviendra son coéquipier à Québec puis à Montréal, Jean Béliveau. Disons, alors, que Plante joue dans la LNH, ce qui prendra plus de temps qu'on ne croit, qu'il a atteint son... but.

L'homme n'était pas sans défauts; un ego de forte taille, proche de ses sous, solitaire, etc. Il détonnait, pour tout dire. Il tiendra sa vie personnelle, non exempte de drames (dépression de sa première épouse, suicide d'un de ses deux fils), à l'abri des potins.

Notons donc quelques innovations et audaces de Jacques Plante, ce qui permet d'écrire qu'il fut « téméraire, mystérieux et complexe », le « talentueux » étant acquis. Il fut d'abord le gardien qui portait une tuque (il avait joué « au frette ») qu'il tricotait lui-même (un plus vieux de famille, on sait ben...), est-ce possible? Belle « une »: allait-il porter une tuque dans un aréna? Le folklore, ancêtre du *people*, a ses droits. Bon. Jacques Plante n'hésitait pas à quitter ses filets, à rediriger vers un coéquipier des rondelles rôdant dans les parages de sa cage: danger invraisemblable, il laissait son but sans protection. « Non, j'agis comme un défenseur de plus, je mets l'attaque plus vite en marche. »

Demandez à Martin Brodeur, aujourd'hui, si Plante avait raison contre tous ou à peu près.

DES FILETS INÉGAUX ?

Quand Plante, qui disputait année après année le Vézina à Glenn Hall du Chicago, sèmera la controverse sinon la consternation dans la LNH en 1963 en déclarant que les filets, à Chicago et dans deux autres villes, n'étaient pas de hauteur réglementaire, que seuls ceux de Montréal, Toronto et Detroit l'étaient (la ligue comptait six clubs alors), l'état-major de la LNH devra étudier le bien-fondé de l'assertion (p. 17-20). Et donner raison à Plante: « C'est simple, la barre transversale du filet était, dans mon dos, de deux pouces plus basse à Chicago qu'à Montréal » — c'est qu'elle était placée entre les deux poteaux des buts plutôt qu'au sommet de ceux-ci.

Jacques Plante: une institution dans l'Institution, le gardien qui imposa le port du masque (p. 193 sq.), qui fut non seulement « un étudiant de notre sport » (p. 346), mais le « maître [qui] enseignait tout en jouant » (p. 407), selon Dickie Moore, ce qui explique son influence sur Bernard Parent ou Vladimir Tretiak; ce qui explique que les médias s'arrachaient ses services comme analyste.

IL DÉTONNAIT

L'homme n'était pas sans défauts; un *ego* de forte taille, proche de ses sous, solitaire, etc. Il détonnait, pour tout dire. Il tiendra sa vie personnelle, non exempte de drames (dépression de sa première épouse, suicide d'un de ses deux fils), à l'abri des potins. Le grand Jean B., capitaine du CH et ici préfacier, le comprendra mieux que personne. Il verra à prendre part aux funérailles de Plante décédé (1986) en Suisse et à organiser ici une cérémonie en son honneur.

Une biographie menée selon les règles de l'art, passionnante et intelligente, avec notes abondantes, pertinentes et bibliographie. Détail: en page 388, il faudrait lire Dave plutôt que Ken Dryden.

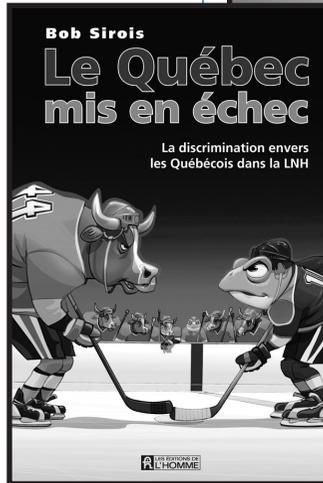
☆☆☆

Bob Sirois, *Le Québec mis en échec. La discrimination envers les Québécois dans la LNH*, Montréal, L'Homme, 2009, 288 p., 22,95 \$.

Une autre mise en échec

On s'en doutait depuis longtemps, les statistiques de cet ouvrage ne laissent aucun doute : dans la LNH (NHL ?) comme dans le Canada selon le British North American Act (BNA), le Québec n'a la partie ni belle ni facile.

Les Canadiens de Montréal, entre 1970 et 2009, arrivent en tête « en ce qui concerne le nombre de Québécois francophones [...] repêchés, avec 2,63



BOB SIROIS

ceux-ci le soin du message. Il n'empêche : pour qui sait lire, ces chiffres parlent.

Détails : José Théodore n'a certes pas remporté le trophée Vézina en 1991-1992 (p. 183) et il aurait sans doute fallu mentionner le nom de Jean-Guy Morissette dans le tableau 4.10 (p. 205).

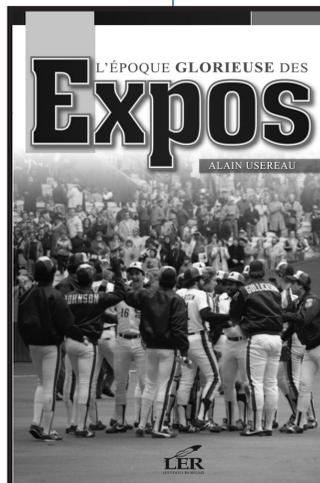
☆☆ 1/2

Alain Usereau, *L'époque glorieuse des Expos*, Montréal, Les Éditeurs réunis, 2009, 344 p., 24,95 \$.

Quand Expos et Zamours étaient synonymes

Coup de foudre : les Expos furent nos Amours dès la création de Jonesville au parc Jarry. Nous les aimions comme New York aimait ses Mets originels : ils n'étaient pas forts, mais chaleureux et sympathiques, attachants. Puis ils grandirent et devinrent pleins de promesses, costauds même, ils s'installèrent dans le Stade olympique. Mais de promesse non tenue en désenchantement puis en rupture...

Elle a été brève, l'histoire des Expos de Montréal (1969-2004). Pourtant, ce club fut, à divers moments, plus populaire que les Canadiens, ben oui. Ses finances étaient un exemple pour le baseball majeur ; le présent et l'avenir, vu les succès dans la sélection des jeunes joueurs, semblaient d'un blindage absolu. Et les amateurs étaient au rendez-vous, qui pourrait souhaiter davantage ?



Alain Usereau raconte dix années (1976-1984) de la vie des Expos, années qui mènent de la médiocrité reléguée dans l'ombre par les Jeux olympiques de Montréal (1976) jusqu'à la démission du premier D.G. des Expos, John McHale, et à l'échange qui cède Gary Carter aux Mets de New York (1984). Entre ces deux dates, les Expos auront engendré tous les rêves (et presque) toutes les déceptions. Ils auront sélectionné des athlètes de très grand talent, en auront « brûlé » certains pour cause d'arrivée trop hâtive dans les Majeures (Balor Moore), en auront développé plusieurs (Parrish, Carter, Valentine, Dawson, Rodgers, etc.) dont certains se seront eux-mêmes « brûlés » pour cause de dope (ah, Ellis Valentine).

L'ÉCHEC, ENTRE MARKETING ET DIRECTION

Le livre d'Usereau fait ressortir ceci, qui explique en grande partie pourquoi les Expos n'ont pas tenu leurs promesses : la machine marketing des Zamours avait beaucoup et bien vite fait rêver, sans penser aux conséquences des revers possibles ; surtout, le tandem composé de John McHale et de Jim Fanning, son assistant, plein de bonnes intentions, ne fut ni bon lecteur de l'évolution du baseball ni connaisseur du milieu où évoluaient les Expos. Les échanges de Rusty Staub (1972) et de Larry Parrish (1982) témoignent d'une mauvaise évaluation de l'attitude des amateurs et du rôle de ces joueurs au sein de l'équipe.

Le marketing, à la fin, a nui aux Expos ; quand la quatrième de couverture de ce livre affirme que « *L'époque glorieuse des Expos* se présente comme la référence absolue de l'équipe qui... », on se dit que la pub n'en finit pas de se mimer. Car

L'époque glorieuse et ses résumés de matchs d'époque « couverts » par Usereau est souvent d'une lecture fastidieuse ; par ailleurs, les « Sources » accompagnant l'ouvrage ne sont pas d'usage commode. Sans oublier que l'assertion de la quatrième pâlit à la lecture du premier tome (1969-1984) de l'ouvrage de Jacques Doucet et Marc Robitaille, *Il était une fois les Expos* (Hurtubise, 2009). ■